

Maupassant, Pierre et Jean
L'incipit

a. Qui

Roland, un pêcheurs aime la pêche
Mme Roland, femme du pêcheur Roland
Mme Rosémilly est une invitée de M. et Mme Roland
Les deux fils de Roland, Pierre et Jean, âgé d'une vingtaine d'année, pêche l'un à bâbord, et l'autre à tribord

b. Quoi

On nous expose une situation initiale
M. Roland, aime la présence des femmes
En apparence une vie familiale harmonieuse
Il s'agit d'une sortie en mer,
Les enfants adultes sont avec les parents

c. Où

Lors d'une partie de pêche a bord d'un bateau
Il s'agit d'une sortie en mer, probablement dans la Manche, car Maupassant, place souvent le cadre de ces nouvelles en Normandie

d. Quand

Au 19^e siècle

e. Comment

Un récit, caractéristique, verbe d'action temps du récit, style direct
Le langage de M. Roland, comporte des expressions familières, et des exclamations
Des rôles inversés, le père doit s'excuser sur ordre de ces fils

Introduction : Guy de Maupassant, écrivain naturaliste, à écrit plusieurs nouvelles, et roman, en particulier, Pierre et Jean.
Nous verrons, qu'il s'agit ici d'un incipit.
L'incipit répond aux questions, Qui, Quoi, Où, Quand, Comment,

Conclusion : Il s'agit ici d'un incipit, qui nous présente le cadre, les relations entre les personnages, il s'agit d'une partie de pêche étrange

OBJET D'ÉTUDE n° 4 : LE ROMAN

Oeuvre intégrale : Maupassant, *Pierre et Jean*, 1888

Texte 1 : L'incipit (début du chapitre 1)

« Zut ! » s'écria tout à coup le père Roland qui depuis un quart d'heure demeurait immobile, les yeux fixés sur l'eau, et soulevant par moments, d'un mouvement très léger, sa ligne descendue au fond de la mer.

5 Mme Roland, assoupie à l'arrière du bateau, à côté de Mme Rosémilly invitée à cette partie de pêche, se réveilla, et tournant la tête vers son mari :

« Eh bien, ... eh bien, ... Gérôme ! »

Le bonhomme, furieux, répondit :

10 « Ça ne mord plus du tout. Depuis midi je n'ai rien pris. On ne devrait jamais pêcher qu'entre hommes, les femmes vous font embarquer toujours trop tard ! »

Ses deux fils, Pierre et Jean, qui tenaient, l'un à bâbord*, l'autre à tribord*, chacun une ligne enroulée à l'index, se mirent à rire en même temps et Jean répon-

dit :

« Tu n'es pas galant pour notre invitée, papa. »

M. Roland fut confus et s'excusa :

20 « Je vous demande pardon, madame Rosémilly, je suis comme ça. J'invite les dames parce que j'aime me trouver avec elles, et puis, dès que je sens de l'eau sous moi, je ne pense plus qu'au poisson. »

Mme Roland s'était tout à fait réveillée et regardait d'un air attendri le large horizon de falaises et de mer.

25 Elle murmura :

« Vous avez cependant fait une belle pêche. »

Mais son mari remuait la tête pour dire non, tout en jetant un coup d'œil bienveillant sur le panier où le poisson capturé par les trois hommes palpitait vaguement encore, avec un bruit doux d'écailles gluantes et de nageoires soulevées, d'efforts impuissants et mous, et de bûillements dans l'air mortel.

30 Le père Roland saisit la manne¹ entre ses genoux, la pencha, fit couler jusqu'au bord le flot d'argent des bêtes pour voir celles du fond, et leur palpitation d'agonie s'accrocentua, et l'odeur forte de leur corps, une saine puanteur de marée, monta du ventre plein de la corbeille.

Le vieux pêcheur la huma vivement, comme on sent des roses, et déclara :

40 « Cristi ! ils sont frais, ceux-là ! »

Puis il continua :

« Combien en as-tu pris, toi, docteur ? »

Son fils aîné, Pierre, un homme de trente ans à favoris¹ noirs, coupés comme ceux des magistrats, mous-

45 taches et menton rasés, répondit :

« Oh ! pas grand-chose, trois ou quatre. »

Le père se tourna vers le cadet :

« Et toi, Jean ? »

50 Jean, un grand garçon blond, très barbu, beaucoup plus jeune que son frère, sourit et murmura :

« À peu près comme Pierre, quatre ou cinq. »

Ils faisaient, chaque fois, le même mensonge qui ravissait le père Roland.

Pierre et Jean, Guy de Maupassant
L'introspection de Pierre
Chapitre 2

1. Situation du passage

Le passage se situe après le chapitre 1, où Pierre, Jean, leurs parents, et une amie, faisaient une partie de pêche étrange

2. Résumé du passage en une phrase

Il s'agit ici, d'un héritage suite à la mort du père de Pierre et Jean, un père avare et riche, on suppose que Pierre est déshérité, il se sent mal, ne veut plus parler avec les autres

3. Les champs lexicaux dominants dans les quinze premières lignes

Champ lexical, de la maladie et de la souffrance, morale qui se reporte sur le physique

4. Les caractères opposés d'un même personnage, Pierre

Il s'agit d'un homme sensible, mais aussi intelligent,

5. Étude de la composition du texte, combien de parties

La maladie

Vouloir ou ne pas vouloir aller au café

Aller vers le port

La remise en question

L'héritage

Une réflexion sur lui

6. Les différents types de discours

Discours direct, libre et narrativisé

TEXTE 2 : L'introspection de Pierre (chapitre 2, 1.1 à 67)

Dès qu'il fut dehors, Pierre se dirigea vers la rue de Paris, la principale rue du Havre, éclairée, animée, bruyante. L'air un peu frais des bords de mer lui caressait la figure, et il marchait lentement, la canne sous le
5 bras, les mains derrière le dos.

Il se sentait mal à l'aise, alourdi, mécontent comme lorsqu'on a reçu quelque fâcheuse nouvelle. Aucune pensée précise ne l'affligeait et il n'aurait su dire tout d'abord d'où lui venait cette pesanteur de l'âme et cet engourdissement du corps. Il avait mal quelque part, sans savoir
10 où ; il portait en lui un petit point douloureux, une de ces presque insensibles meurtrissures dont on ne trouve pas la place, mais qui gênent, fatiguent, attristent, irritent, une souffrance inconnue et légère, quelque chose
15 comme une graine de chagrin.

Lorsqu'il arriva place du Théâtre, il se sentit attiré par les lumières du café Tortoni¹, et il s'en vint lentement vers la façade illuminée ; mais au moment d'entrer, il songea qu'il allait trouver là des amis, des connaissances, des gens
20 avec qui il faudrait causer ; et une répugnance brusque l'envahit pour cette banale camaraderie des demi-tasses et des petits verres. Alors, retournant sur ses pas, il revint prendre la rue principale qui le conduisait vers le port.

Il se demandait : « Où irais-je bien ? » cherchant un
25 endroit qui lui plût, qui fût agréable à son état d'esprit. Il n'en trouvait pas, car il s'irritait d'être seul, et il n'aurait voulu rencontrer personne.

En arrivant sur le grand quai, il hésita encore une fois, puis tourna vers la jetée² ; il avait choisi la solitude.

30 Comme il frôlait un banc sur le brise-lames³, il s'assit, déjà las de marcher et dégoûté de sa promenade avant même de l'avoir faite.

Il se demanda : « Qu'ai-je donc ce soir ? » Et il se mit à chercher dans son souvenir quelle contrariété avait pu
35 l'atteindre, comme on interroge un malade pour trouver la cause de sa fièvre.

Il avait l'esprit excitable et réfléchi en même temps, il s'emballait, puis raisonnait, approuvait ou blâmait ses élans ; mais chez lui la nature première demeurait en
40 dernier lieu la plus forte, et l'homme sensitif¹ dominait toujours l'homme intelligent.

Donc il cherchait d'où lui venait cet énervement, ce besoin de mouvement sans avoir envie de rien, ce désir de rencontrer quelqu'un pour n'être pas du même avis,
45 et aussi ce dégoût pour les gens qu'il pourrait voir et pour les choses qu'ils pourraient lui dire.

Et il se posa cette question : « Serait-ce l'héritage de Jean ? »

Oui, c'était possible après tout. Quand le notaire avait
50 annoncé cette nouvelle, il avait senti son cœur battre un peu plus fort. Certes, on n'est pas toujours maître de soi, et on subit des émotions spontanées et persistantes, contre lesquelles on lutte en vain.

Il se mit à réfléchir profondément à ce problème physiologique² de l'impression produite par un fait sur l'être instinctif³ et créant en lui un courant d'idées et de sensations douloureuses ou joyeuses, contraires à celles que
55 désire, qu'appelle, que juge bonnes et saines l'être pensant, devenu supérieur à lui-même par la culture de son
60 intelligence.

Il cherchait à concevoir l'état d'âme du fils qui hérite d'une grosse fortune, qui va goûter, grâce à elle, beaucoup de joies désirées depuis longtemps et interdites par l'avarice d'un père, aimé pourtant et regretté.

65 Il se leva et se remit à marcher vers le bout de la jetée². Il se sentait mieux, content d'avoir compris, de s'être surpris lui-même, d'avoir dévoilé l'autre qui est en nous.

INTRODUCTION

Situer le passage

Au chapitre V, Pierre, de plus en plus sûr de l'infidélité de sa mère, fuit pendant quelques heures la maison familiale. Il quitte Le Havre pour aller passer la journée à Trouville.

Il s'y promène d'abord agréablement, admirant les promeneuses dont les silhouettes transforment la plage en « un long jardin plein de fleurs éclatantes » (p. 140). Leurs toilettes et leurs ombrelles ressemblent en effet à « des bouquets énormes dans une prairie démesurée » (ibid.). Mais, soudain, la vision de Pierre se brouille et il éprouve une bouffée de haine à l'égard des passantes.

Dégager des axes de lecture

Le narrateur présente de manière saisissante les obsessions de Pierre et nous invite, par là, à comprendre la manière dont la folie s'empare du personnage.

PREMIER AXE DE LECTURE UNE PRÉSENTATION SAISSANTE

Les procédés narratifs et stylistiques mis en œuvre ici sont destinés à nous faire partager les sensations éprouvées par le héros.

Le point de vue interne

En utilisant le point de vue interne¹, le narrateur nous fait pénétrer progressivement dans le monologue intérieur de Pierre. En effet :
- Les premières lignes du texte appartiennent au récit. Elles concentrent l'attention du lecteur sur le héros : « Il allait maintenant, frôlant les groupes [...] » (l. 1).

- Puis, deux indications, au début et à la fin du texte, signalent que le narrateur adopte désormais le point de vue de Pierre : « Toutes ces toilettes [...] lui apparaissaient soudain comme une immense

1. Pour la définition du point de vue, voir p. 58-60

L'accumulation des verbes

À la lecture de ce texte, on observe un grand nombre de verbes. Ce procédé, qui rend le style vif et nerveux, crée l'effet d'un tourbillon. La plage n'apparaît pas comme un lieu de flânerie, mais comme le siège d'une activité incessante et frénétique, impression que renforce encore l'image de la « halle ».

Quatorze de ces verbes sont des verbes d'action, dont le sujet est invariablement « ces femmes » (l. 10, 23-24). Ce sont elles qui s'attachent à « plaire, séduire, et tenter » (l. 10-11), « conquérir » (l. 13), rencontrer, remarquer, attendre, se vendre, se donner, marchander, promettre, penser, « offrir et faire désirer » (l. 24-25). Les femmes ont l'initiative de la séduction. Elles jouent ici le rôle actif. Remarquons, par comparaison, que trois verbes seulement ont pour sujet « ces hommes » (l. 17) : « appeler » (l. 18), « désirer » (l. 19) et « chasser » (l. 19). Cette disproportion est révélatrice : ce sont les femmes qui mènent le jeu.

DEUXIÈME AXE DE LECTURE UNE VISION HALLUCINÉE

Un raisonnement faussé

Le narrateur montre comment progresse le raisonnement de Pierre. À partir d'un faible indice (la beauté des robes), le personnage échafaude une théorie étrange et laisse libre cours à ses obsessions.

Pierre remarque l'élégance des femmes. Cherchant à caractériser leur attitude, il parle de « séduction » (l. 7), puis de « coquetterie » (l. 8) et enfin de « perversité » (l. 9). Le glissement d'un nom à un autre est significatif. La succession de termes mis sur le même plan, mais de valeur fort différente, est fréquente dans ce texte. Elle obéit toujours au même principe : le premier mot traduit une observation ; le dernier formule une condamnation. Pour Pierre, les femmes veulent « plaire, séduire, et tenter quelqu'un » (l. 10-11) : en soi, le verbe *plaire* n'est pas péjoratif ; tenter contient, en revanche, un jugement moral³. De même, Pierre songe qu'un homme peut être « rencontré, remarqué, attendu »

floraison » (l. 2-8), « Et il songea que... » (l. 26). Ces deux notations, situées l'une dans la deuxième phrase et l'autre dans la dernière, encadrent le passage. Elles introduisent et concluent le monologue intérieur.

- Le reste du texte, c'est-à-dire l'ensemble du passage, représente les pensées du personnage. Le narrateur adopte le point de vue du héros sans signaler chaque fois que c'est Pierre qui observe les femmes, qui croit deviner leur infidélité. Ses jugements ne sont ni mis à distance ni relativisés (« Toutes ces femmes parées voulaient plaire, [...] ne pensaient qu'à la même chose », l. 10-24). Le lecteur est contraint de partager sa vision du monde.

Des images fortes

Des images très différentes s'imposent à Pierre. Leur succession est expressive et frappante :

- Au début du texte, les toilettes sont comparées à un « bouquet » (l. 3). Depuis Ronsard², la comparaison de la femme à une fleur est fréquente dans la poésie amoureuse. Au terme de « bouquet » fait écho celui de « floraison » (l. 9), plus savant, plus recherché.

- Au début du second paragraphe, apparaît l'image de la chasse (« ces hommes [...] chassaient », l. 17-19). La femme devient un « gibier souple et fuyant » (l. 19). L'adjectif « fuyant » peut être pris au sens propre (ce gibier s'enfuit) ; il peut aussi être entendu au sens figuré : être fuyant, c'est manquer de franchise, de loyauté. L'adjectif « facile » (l. 20) possède lui aussi un double sens : il peut évoquer une proie dont on s'empare aisément ou une femme de mœurs légères.

- La fin du texte rassemble des termes qui évoquent le commerce : « halle » (l. 21), « les unes se vendaient, celles-ci marchandaient leurs caresses » (l. 21-23), « leur chair [...] vendue » (l. 25). C'est l'idée de prostitution qui s'impose ici, bien que le mot ne soit pas prononcé.

Le texte nous fait ainsi passer d'une image traditionnelle et galante de la femme à une vision prosaïque et grossière.

2. Dans un célèbre poème, « Mignonne, allons voir si la rose... », Ronsard compare la beauté de la femme à celle d'une rose.

3. Dans la religion chrétienne, on nomme parfois le démon le « tentateur ».

(l. 15-16) par ces femmes. L'ordre de ces trois participes est, ici enco-
re, révélateur : on peut rencontrer quelque'un par hasard, mais le fait
d'attendre suppose une intention et sans doute une arrière-pensée.

Pierre croit prouver la culpabilité des femmes en recourant, pour
les décrire, à des termes de plus en plus lourds de reproches. Pen-
sant mener une déduction rigoureuse, il ne craint pas d'établir des
liens logiques entre les propositions (« Cette vaste plage n'était donc
qu'une halle d'amour », l. 20-21). En fait, il déforme progressivement
la réalité en projetant sur elle ses propres obsessions.

La généralisation

Le héros opère constamment des généralisations. À partir de
quelques éléments (« ces toilettes [...], ces étoffes [...], ces
ombrelles », l. 2-4), il évoque « toutes ces inventions ingénieuses de
la mode depuis la chaussure mignonne jusqu'au chapeau extrava-
gant » (l. 5-7). Pour parler des femmes, il dit à deux reprises : « toutes
ces femmes » (l. 10 et 23-24). L'expression désigne aussi bien les
promeneuses de la plage que toutes les femmes de la société. Il
songe enfin que celles-ci se sont parées « pour les hommes, pour
tous les hommes » (l. 11-12). L'adjectif tout revient cinq fois dans le
texte. Pierre ne s'embarrasse pas de nuances.

Pour enfermer la réalité dans une seule vision négative, il use de
tournures réductrices. Il emploie notamment la locution *ne... que* :
« Cette vaste plage n'était donc qu'une halle d'amour » (l. 20-21),
« Toutes ces femmes ne pensaient qu'à la même chose » (l. 23-24).
La dernière phrase du texte est particulièrement vigoureuse : « [...] sur la terre entière c'était toujours la même chose » (l. 26-27). Le per-
sonnage englobe dans une seule vision du monde tous les lieux (« la
terre entière »), toutes les époques (« toujours ») et tous les compor-
tements humains (« la même chose »).

La confusion

Pour souligner la confusion qui règne dans l'esprit du personnage,
le narrateur associe, à l'intérieur de la même phrase, des impressions
contradictoires. Ainsi :

- La deuxième phrase du texte commence par des notations
agréables : « toilettes multicolores » (l. 2), « étoffes jolies » (l. 3-4),
« comme un bouquet » (l. 3), et elle s'achève par une expression grin-
çante : « une immense floraison de la perversité féminine » (l. 9-10).
La transformation de la beauté en vice est subite et irrationnelle.

- La première phrase du second paragraphe mêle également deux
représentations opposées. Elle débute par une évocation des
« hommes, assis près d'elles femmes », les yeux dans les yeux, parlant
la bouche près de la bouche » (l. 17-18), notations qui traduisent l'in-
timité du tête-à-tête. Mais, à la fin de la phrase, les hommes sem-
blent « chasser » les femmes « comme un gibier souple et fuyant »
(l. 19). Rien n'explique ce passage de l'immobilité au mouvement, de
la proximité à la distance, de la complicité à la poursuite. La vision
est trop fébrile, trop hallucinée, pour être parfaitement cohérente.

CONCLUSION

À l'occasion d'une promenade de Pierre et à partir d'une simple
description, le narrateur présente de manière saisissante les obses-
sions du personnage. Il démonte de manière attentive le mécanisme
de la vision hallucinatoire, et invite ainsi le lecteur à réfléchir sur la
folie. C'est là un sujet que Maupassant a souvent abordé et qu'il
connaît de manière intime⁴

⁴ Voir p. 30 et 70.

Oeuvre intégrale : Maupassant, *Pierre et Jean*, 1888Texte 4 : La confession de Madame Roland (extrait du chapitre 7)

Elle avait une voix si douloureuse que la contagion de sa torture emplît de larmes les yeux de Jean.

Il voulut l'embrasser, mais elle le repoussa :

5 « Laisse-moi... écoute... j'ai encore tant de choses à te dire pour que tu comprennes... mais tu ne comprendras pas... c'est que... si je devais rester... il faudrait... Non, je ne peux pas!... »

– Dis, maman dis.

10 – Eh bien, oui. Au moins je ne t'aurai pas trompé... Tu veux que je reste avec toi, n'est-ce pas? Pour cela, pour que nous puissions nous voir encore, nous parler, nous rencontrer toute la journée dans la maison, car je n'ose plus ouvrir une porte dans la peur de trouver ton frère derrière elle, pour cela il faut, non pas que tu me pardonnes – rien ne fait plus de mal qu'un pardon –, mais
15 que tu ne m'en veuilles pas de ce que j'ai fait... Il faut que tu te sentes assez fort, assez différent de tout le monde pour te dire que tu n'es pas le fils de Roland, sans rougir de cela et sans me mépriser!... Moi j'ai assez souffert... j'ai trop souffert, je ne peux plus, non, je ne
20 peux plus! Et ce n'est pas d'hier, va, c'est de longtemps... Mais tu ne pourras jamais comprendre ça, toi! Pour que nous puissions encore vivre ensemble, et nous embrasser, mon petit Jean, dis-toi bien que si j'ai été la maîtresse de ton père, j'ai été encore plus sa femme, sa vraie femme, que je n'en ai pas honte au fond du cœur, que je ne regrette rien, que je l'aime encore tout mort qu'il est, que je l'aimerai toujours, que je n'ai aimé que lui, qu'il a été
25 toute ma vie, toute ma joie, tout mon espoir, toute ma consolation, tout, tout, tout pour moi, pendant si longtemps! Écoute, mon petit : devant Dieu qui m'entend, je n'aurais jamais rien eu de bon dans l'existence, si je ne l'avais pas rencontré, jamais rien, pas une tendresse, pas une douceur, pas une de ces heures qui nous font tant
30 regretter de vieillir, rien! Je lui dois tout! Je n'ai eu que lui au monde, et puis vous deux, ton frère et toi. Sans vous ce serait vide, noir et vide comme la nuit. Je n'aurais jamais aimé rien, rien connu, rien désiré, je n'aurais pas seulement pleuré, car j'ai pleuré, mon petit Jean. Oh! oui, j'ai pleuré, depuis que nous sommes venus ici. Je m'étais donnée à lui tout entière, corps et âme, pour
40 toujours, avec bonheur, et pendant plus de dix ans j'ai été sa femme comme il a été mon mari devant Dieu qui nous avait faits l'un pour l'autre. Et puis, j'ai compris qu'il m'aimait moins. Il était toujours bon et prévenant, mais je n'étais plus pour lui ce que j'avais été. C'était fini! Oh! que j'ai pleuré!... Comme c'est misérable et trompeur, la vie!... Il n'y a rien qui dure... Et nous sommes arrivés ici; et
50 jamais je ne l'ai plus revu, jamais il n'est venu... Il promettait dans toutes ses lettres!... Je l'attendais toujours!... et je ne l'ai plus revu!... et voilà qu'il est mort!... Mais il nous aimait encore puisqu'il a pensé à toi. Moi je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir, et je ne le renierai jamais, et je l'aime parce que tu es son enfant, et je ne pourrais pas
55 avoir honte de lui devant toi! Comprends-tu? je ne pourrais pas! Si tu veux que je reste, il faut que tu acceptes d'être son fils et que nous parlions de lui quelquefois, et que tu l'aimes un peu, et que nous pensions à lui quand nous nous regarderons. Si tu ne veux pas, si tu ne peux pas, adieu, mon petit, il est impossible que nous restions ensemble maintenant! je ferai ce que tu décideras. »

Jean répondit d'une voix douce :

« Reste, maman. »

Texte 4 : la confession de madame Roland
Pierre et Jean Guy de Maupassant

I. Situation du passage

- Résumé des chapitres 1 à 6
- Pierre et de plus en plus jaloux de son frère Jean, qui s'est rapproché de madame Rosémilly, et qui s'installe dans l'appartement qu'il aurait aimé louer pour lui. Il fait comprendre à son frère qu'il n'est pas le fils de madame Roland.
- Jean retrouve sa mère et lui demande des explications,
- Nous voyons ici la confession de madame Roland
- Elle essaye d'expliquer sa situation à Jean
 - o Le bilan de sa vie
 - Un bilan globalement négatif, mais elle a connu le vrai amour

1. La composition de l'extrait

a. Le bilan de sa vie

Les rapports avec son mari (ligne 32 : Devant Dieu qui m'attend, je n'aurais rien, [...], rien.)
Et ligne 31 à 35 (relevé des figures de style)

b. Une déclaration d'amour à son amant : Léon Marchal

Faire un relevé des figures de style

Le besoin d'être comprise par son fils, de nombreuses apostrophes

c. La souffrance de Madame Roland

Champ lexical de la souffrance,

Les figures de style employées : comparaison, hyperbole répétition, parallélisme

Les marques de construction absence de progression,

Les types de phrase,

Exclamation et interjection (Oh !)

Phrase incomplète, point de suspension

Des phrases courtent simplement juxtaposées,

Quelque tournure familière

=>=>=> Un personnage attachant, une femme qui a besoin d'être aimée et qui aime ses fils.

Les intentions de l'auteur,

Un récit réaliste, l'adulatoire et un phénomène fréquent au 19^e siècle, car il s'agissait souvent de mariage arrangé, le divorce était impossible

L'intérêt porté à la psychologie et aux sentiments, l'amour et la jalousie,

Le thème de l'argent,

Conclusion :

Une vision pessimiste remise en question par des valeurs traditionnelles, l'amour, la famille.

Oeuvre intégrale : Maupassant, *Pierre et Jean*, 1888Texte 4 : La confession de Madame Roland (extrait du chapitre 7)

Elle avait une voix si douloureuse que la contagion de sa torture emplît de larmes les yeux de Jean.

Il voulut l'embrasser, mais elle le repoussa :

5 « Laisse-moi... écoute... j'ai encore tant de choses à te dire pour que tu comprennes... mais tu ne comprendras pas... c'est que... si je devais rester... il faudrait... Non, je ne peux pas!... »

– Dis, maman dis.

10 – Eh bien, oui. Au moins je ne t'aurai pas trompé... Tu veux que je reste avec toi, n'est-ce pas? Pour cela, pour que nous puissions nous voir encore, nous parler, nous rencontrer toute la journée dans la maison, car je n'ose plus ouvrir une porte dans la peur de trouver ton frère derrière elle, pour cela il faut, non pas que tu me pardonnes – rien ne fait plus de mal qu'un pardon –, mais
15 que tu ne m'en veuilles pas de ce que j'ai fait... Il faut que tu te sentes assez fort, assez différent de tout le monde pour te dire que tu n'es pas le fils de Roland, sans rougir de cela et sans me mépriser!... Moi j'ai assez souffert... j'ai trop souffert, je ne peux plus, non, je ne
20 peux plus! Et ce n'est pas d'hier, va, c'est de longtemps... Mais tu ne pourras jamais comprendre ça, toi! Pour que nous puissions encore vivre ensemble, et nous embrasser, mon petit Jean, dis-toi bien que si j'ai été la maîtresse de ton père, j'ai été encore plus sa femme, sa vraie femme, que je n'en ai pas honte au fond du cœur, que je ne regrette rien, que je l'aime encore tout mort qu'il est, que je l'aimerai toujours, que je n'ai aimé que lui, qu'il a été
25 toute ma vie, toute ma joie, tout mon espoir, toute ma consolation, tout, tout, tout pour moi, pendant si longtemps! Écoute, mon petit : devant Dieu qui m'entend, je n'aurais jamais rien eu de bon dans l'existence, si je ne l'avais pas rencontré, jamais rien, pas une tendresse, pas une douceur, pas une de ces heures qui nous font tant regretter de vieillir, rien! Je lui dois tout! Je n'ai eu que
30 lui au monde, et puis vous deux, ton frère et toi. Sans vous ce serait vide, noir et vide comme la nuit. Je n'aurais jamais aimé rien, rien connu, rien désiré, je n'aurais pas seulement pleuré, car j'ai pleuré, mon petit Jean. Oh! oui, j'ai pleuré, depuis que nous sommes venus ici. Je m'étais donnée à lui tout entière, corps et âme, pour toujours, avec bonheur, et pendant plus de dix ans j'ai été sa femme comme il a été mon mari devant Dieu qui nous
35 avait faits l'un pour l'autre. Et puis, j'ai compris qu'il m'aimait moins. Il était toujours bon et prévenant, mais je n'étais plus pour lui ce que j'avais été. C'était fini! Oh! que j'ai pleuré!... Comme c'est misérable et trompeur, la vie!... Il n'y a rien qui dure... Et nous sommes arrivés ici; et jamais je ne l'ai plus revu, jamais il n'est venu... Il promettait dans toutes ses lettres!... Je l'attendais toujours!... et je ne l'ai plus revu!... et voilà qu'il est mort!... Mais il nous aimait encore puisqu'il a pensé à toi. Moi je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir, et je ne le renierai jamais, et je
40 l'aime parce que tu es son enfant, et je ne pourrais pas avoir honte de lui devant toi! Comprends-tu? je ne pourrais pas! Si tu veux que je reste, il faut que tu acceptes d'être son fils et que nous parlions de lui quelquefois, et que tu l'aimes un peu, et que nous pensions à lui quand nous nous regarderons. Si tu ne veux pas, si tu ne peux
45 pas, adieu, mon petit, il est impossible que nous restions ensemble maintenant! je ferai ce que tu décideras. »

Jean répondit d'une voix douce :

« Reste, maman. »

Texte 5 : la fin du récit
Pierre et Jean Guy de Maupassant

De : « *et on retournera vers la ville* => fin »

Introduction : résumé le contenu des chapitres 1 à 8
La famille Roland est venue dire adieu à Pierre, qui va quitter le Havre a bord de la Lorraine où il s'est engagé comme médecin.
Les dernières lignes du roman constituent une conclusion le triomphe de Jean sur Pierre et la disparition de Pierre.

1. La place centrale de Jean

- L'intégration illégitime de Jean dans la famille
- L'admiration du père pour Jean (notre Jean)
- La souffrance de la mère au début de l'extrait, nouvelle conversation le mariage de Jean avec madame Rosemilly (ligne 17)
- A la fin du passage la disparition de Pierre (la brume, la fumée, il a disparu définitivement)
- Le trajet a une valeur symbolique,
- Les 4 personnages quittent le quai, prennent le boulevard François Premier, vers l'appartement de Jean
- Les personnages se détournent définitivement de Pierre, pour suivre Jean
- Jean décide pour les 4, qui le suivent

2. Un dénouement ambigu

2.1. Apparemment une fin heureuse

- Un projet de mariage un jeune couple, Jean et Rosémilly qui s'aiment
- Une famille entière et unit dit adieu à un membre qui parent

2.2. En réalité un dénouement triste et une fin de conflit

- Monsieur Roland n'est pas touché par le départ de Pierre (son fils)
- Il est même impressionné par la vitesse du bateau
- Monsieur Roland apprend le mariage de Jean par hasard
- Le père n'aucune émotion il se frotte les mains, il tien des paroles et des gestes déplacés
- Les rapports entre monsieur et madame Roland,
 - o Monsieur Roland ne comprend pas pourquoi sa femme pleure
 - o Madame Roland n'éprouve pas le besoin de parlé de c'est préoccupation à son mari
- Une ambiance menaçante, la disparition définitive de Pierre (anaphore et autre figure de style)

3. Conclusion

Vision pessimiste du monde par Guy de Maupassant.
Il y a une absence d'amour et de sentiment.

OBJET D'ÉTUDE n° 4 : LE ROMAN

Oeuvre intégrale : Maupassant, *Pierre et Jean*, 1888

Texte 5 :

Et on retourna vers la ville.

« Cristi! ça va vite », déclarait Roland avec une conviction enthousiaste.

5 Le paquebot², en effet, diminuait de seconde en seconde comme s'il eût fondu dans l'Océan. Mme Roland tournée vers lui le regardait s'enfoncer à l'horizon vers une terre inconnue, à l'autre bout du monde. Sur ce bateau que rien ne pouvait arrêter, sur ce bateau qu'elle n'apercevrait plus tout à l'heure, était son fils, son pauvre
10 fils. Et il lui semblait que la moitié de son cœur s'en allait avec lui, il lui semblait aussi que sa vie était finie, il lui semblait encore qu'elle ne reverrait jamais plus son enfant.

15 « Pourquoi pleures-tu, demanda son mari, puisqu'il sera de retour avant un mois? »

Elle balbutia :

« Je ne sais pas. Je pleure parce que j'ai mal. »

20 Lorsqu'ils furent revenus à terre, Beausire les quitta tout de suite pour aller déjeuner chez un ami. Alors Jean partit en avant avec Mme Rosémilly, et Roland dit à sa femme :

« Il a une belle tournure, tout de même, notre Jean.

— Oui », répondit la mère.

25 Et comme elle avait l'âme trop troublée pour songer à ce qu'elle disait, elle ajouta :

« Je suis bien heureuse qu'il épouse Mme Rosémilly. »

Le bonhomme fut stupéfait :

« Ah bah! Comment? Il va épouser Mme Rosémilly? »

30 — Mais oui. Nous comptons te demander ton avis aujourd'hui même.

— Tiens! Tiens! Y a-t-il longtemps qu'il est question de cette affaire-là?

35 — Oh! non. Depuis quelques jours seulement. Jean voulait être sûr d'être agréé¹ par elle avant de te consulter. »

Roland se frottait les mains :

« Très bien, très bien. C'est parfait. Moi je l'approuve absolument. »

40 Comme ils allaient quitter le quai et prendre le boulevard François-I^{er}, sa femme se retourna encore une fois pour jeter un dernier regard sur la haute mer; mais elle ne vit plus rien qu'une petite fumée grise, si lointaine, si légère qu'elle avait l'air d'un peu de brume.

Chapitre 1	L'annonce de l'héritage	24 pages	1 ^{er} jour (journée et soirée du mardi)
Chapitre 2	La naissance de la jalousie et du soupçon	10 pages	Fin du 1 ^{er} jour (soirée du mardi et nuit du mardi au mercredi)
Chapitre 3	L'avènement de Jean le riche	19 pages	2 ^e jour (mercredi)
Chapitre 4	Le doute de Pierre	19 pages	3 ^e jour (jeudi)
Chapitre 5	La certitude de Pierre	18 pages	4 ^e jour (vendredi)
Chapitre 6	Pierre tourmente sa mère	18 pages	Accélération du récit, 8 à 15 jours, nouvelle journée
Chapitre 7	L'aveu de madame Roland	18 pages	Le même jour
Chapitre 8	L'éviction de Pierre	16 pages	Le même jour et le jour suivant
Chapitre 9	Le départ de Pierre	16 pages	Accélération du récit, un mois environ, dernier jours